

13^{ème} dimanche du Temps ordinaire, Année B, 27 juin 2021

*Lectures : Sg 1,13-15 et 2,23-24 ; Ps 29 ; 2Co 8,7.9.13-15
Évangile selon saint Marc 5,21-43*

Homélie du frère Jean-Christophe de Nadaï

Dieu n'a pas fait la mort, lisons-nous au livre de la Sagesse, entendu en 1^{ère} lecture. Si la Loi de Moïse comportait nombre de prescriptions enseignant comment il faut vivre pour plaire à Dieu, certaines de ses dispositions étaient aussi ce que les Pères de l'Église appelaient des mystères : c'est-à-dire qu'elles étaient là surtout pour instruire le peuple des grandes vérités touchant Dieu. C'est ainsi que, pour avertir que Dieu n'avait pas fait la mort, et qu'il y a donc, entre Dieu et la mort, une manière d'inimitié, le livre des Nombres répute être impur sept jours durant celui qui touche un cadavre. De même, poursuit le livre de la sagesse, *ce qui naît dans le monde est porteur de vie*. Or, la vie n'est pas, dans la sainte Écriture, une création comme une autre ; car, alors que toute créature, même inanimée, porte en soi l'empreinte du Dieu qui l'a créé, il semble que la vie soit dans un rapport mystérieux et direct avec le Dieu que les psaumes appellent : *le Vivant. Le Seigneur Dieu*, lisons-nous au livre de la Genèse, *forma l'homme du limon de la terre. Il répandit sur son visage un souffle de vie, et l'homme devint un être vivant*. Or, dans un être vivant, c'est le sang qui, selon la Bible, se trouve être le siège de ce souffle divin de la vie. Aussi le peuple de Dieu traitait-il le sang, même celui des animaux, avec une particulière révérence, parce qu'il y avait en lui quelque chose de saint. *Où que vous habitiez*, dit la Loi, *vous ne mangerez pas de sang, qu'il s'agisse d'oiseau ou d'animal*, par un interdit encore en vigueur chez les Juifs aujourd'hui. Et de même : *Lorsqu'une femme aura un écoulement de sang de plusieurs jours hors du temps, elle sera pendant tout ce temps en état d'impureté*.

Selon l'art d'écrire et de composer un récit, celui de la femme atteinte de pertes de sang relève d'une étrange maladresse, qui interrompt sans transition celui qui regarde la mort et la résurrection de la jeune fille. Mais ces dispositions qu'on vient de rappeler de la Loi de Moïse relèvent les conformités de leurs destinées si dissemblables en apparence. Car si la maladie dont est frappée la femme n'est pas mortelle selon nos vues cliniques, elle est cependant une manière de mort religieuse, par cet écoulement de ce sang où demeure le souffle divin de la vie. La jeune fille meurt à douze ans ; la femme, elle, meurt chaque jour depuis douze ans. Et de même que l'écoulement de cette humeur vitale l'établit dans un état d'impureté devant le Dieu de la vie, de même, le corps de la jeune fille devient impur, en passant de la vie à la mort.

Or, voilà que *Jésus saisit la main de l'enfant* ; ne pouvait-il pas la ressusciter par le seul empire de sa parole, comme il l'allait faire un jour prochain pour son ami Lazare ? Ainsi le Christ touche-t-il sans nécessité un cadavre : il manifeste ne point craindre l'impureté que la Loi attache à ce contact, et se déclare ainsi comme Législateur souverain. Il est lui-même la Résurrection et la Vie, et il enseigne ici que cette Vie est plus puissante, et d'un principe bien plus profond que le souffle de vie animant nos corps. *Ne craignez pas*, dit-il ailleurs, *ceux qui tuent le corps, et ne peuvent tuer l'âme. Ne crains pas*, dit-il au père de la jeune fille : *crois seulement* : il nous donne à entendre, par cette parole, que la foi est la véritable vie de l'âme, et que la chair, vivante en apparence, est morte en vérité, si l'âme qui l'anime n'est le séjour de celui qui est la Vie.

Ne crains pas, dit Jésus : parole qui semble hors de saison : l'heure n'est plus à la crainte, mais à cette tristesse dont les gens à l'entour sont d'ailleurs agités, *pleurant et poussant de grands cris*. Mais cette parole est une maxime rejaillie du royaume des cieux. Ce qu'il faut craindre, c'est la mort du péché, qui nous en fait manquer l'entrée. Mais *ne crains pas : crois seulement* : la foi est le remède.

Si je parviens à toucher seulement son vêtement, je serai sauvée, avait dit la femme. Impure comme elle l'était de par la nature propre à son mal, peut-être pensait-elle que Jésus, devinant sa misère, se détournerait d'elle si d'aventure elle osait se présenter à lui de face. Aussi *vint-elle par derrière dans la foule*, dit l'évangile. Pas un instant, elle n'imagine que Jésus veuille étendre la main jusqu'à elle et lui communiquer cette puissance de vie pour son corps, qu'elle sait reposer dans le corps de Jésus. Alors elle tente de surprendre cette puissance, qu'elle se représente si grande qu'elle s'attache au manteau même de Jésus-Christ. La voilà *guérie de son mal*, dit le texte ; elle pensait que son salut consistait dans cette guérison. Mais non ; il faut que le Christ la désabuse. Elle avait touché quelque chose de Jésus. Mais il faut à présent que la Parole de Jésus la touche, à elle adressée : *Ma fille, ta foi t'a sauvée. Va en paix et sois guérie de ton mal*. Oui, le salut, il est dans cette parole qui la distingue, unique, elle dont on ignore le nom, et qui l'instant d'avant, n'avait d'autre pensée que de se confondre dans la foule anonyme. Et d'après cette parole même, la guérison du corps ne vient qu'en suite de la santé de l'âme, comme il en sera pour les élus à la résurrection des corps.

À l'instant, l'hémorragie s'était arrêtée. Jésus est celui qui ne permet pas que le sang coule en sa présence. Il l'a marqué dès sa naissance, qui épargna la virginité de Notre-Dame. À l'heure de sa passion, il devait encore guérir l'oreille du serviteur qu'un des disciples avait tranchée d'une épée. Son sang à lui seul doit couler. Il devait même couler, par miracle, de son corps mort, comme l'attesta le disciple bien aimé. Ainsi, ce qui, chez le reste des humains, marque l'impureté et la vie qui s'en va, est chez Jésus Christ principe de vie donnée pour le salut du monde entier, communiquée aux enfants de l'Église dans le sacrement de l'autel.